

l'oblige à renier en partie sa filiation d'origine. Les propos des enquêtés donnent à penser qu'un individu ne peut toujours reconnaître qu'un seul père et qu'une seule mère.

Les thèmes de la famille et de la parenté dans leur dimension contemporaine n'ont fait l'objet que de très rares études d'ethnologie en France. De sorte que l'idéologie, centrée sur l'acte de la reproduction sexuée biologique, sur laquelle s'appuie notre système culturel de représentation des liens de parenté, n'a pas vraiment été remise en cause. David Schneider, dès 1968, a montré que les cultures occidentales interprètent les liens familiaux comme relevant fondamentalement d'un ordre naturel qui justifie tout à la fois l'existence des liens de parenté et leur traduction sociale et affective. La valeur essentielle attribuée à la dimension biologique de la parenté et, surtout, de la filiation, fait de cette dernière un lien fondamentalement exclusif : chaque individu n'est en position dans notre société, de fils ou de fille que par rapport à un seul homme ou à une seule femme.

L'étude de la parenté spirituelle et de l'adoption fait ressortir la possibilité dans nos sociétés que des individus se reconnaissent des liens « familiaux » avec d'autres personnes que leurs seuls père et mère de sang. Dès lors, notre définition de la filiation oscille entre deux pôles, la valorisation biologique des liens entre parents coexistant avec une définition « sociale » des mêmes relations.

Dans les familles recomposées, comme dans les familles constituées grâce à l'adoption ou par les nouvelles techniques de procréation, aucune de ces questions ne relève de l'évidence. Les composantes « biologique » et « sociale » de la relation parentale sont nécessairement dissociées dans ces familles. Révélant tout en la contredisant, la dimension exclusive du lien de filiation, les actes relatifs à la parentalité sont dans les familles recomposées objet de partages, de divisions et de redoublement alors que se multiplient les figures susceptibles de devenir, pour l'enfant, des « parents ».

Devenir un « parent », dans les familles recomposées, procède ainsi du fait d'élever un enfant, d'avoir partagé avec lui les premières étapes de son chemin vers l'âge adulte. Démarche volontaire que ce partage, procédant du choix de se conduire « comme un parent » et conduisant au don, nourricier et affectif, dont l'enfant est le destinataire. De ce don résulte une dette, soldée dans la reconnaissance par l'enfant d'une parentalité de fait l'unissant au conjoint de son père ou de sa mère.

« S'apparenter », dans les familles recomposées procède ainsi d'une élection réciproque : les « faits » de la vie commune, de la parentalité nourricière et éducative, ne sont rien sans la sanction du choix et de l'affection partagée. Ce choix trouve parfois matière à s'exprimer dans l'affirmation rituelle symbolique d'une beauparentalité devenant parrainage. Mais l'affirmation de l'existence des liens de familles recomposées dépasse quelquefois cette dimension symbolique. « Être parent » revêt alors une forme nouvelle : celle de la transmission. Le sens de la dévolution patrimoniale, vouée depuis des siècles à la protection de la circulation des biens dans la lignée consanguine légitime, s'en trouve profondément transformé. La filiation cesse d'être le vecteur exclusif des biens dont la circulation dessine d'autres relations.

On pourra regretter que l'A. conclut son ouvrage en ne questionnant pas la norme d'exclusivité sur laquelle se fonde la filiation et en lui donnant au contraire ses lettres de noblesse en la qualifiant de nécessité symbolique pour structurer la parenté dans nos sociétés contemporaines.

Martine Gross.

126.21

McDERMOTT (Rachel Fell).

Mother of my Heart, Daughter of my Dreams. Kali and Uma in the Devotional Poetry of Bengal. New York, Oxford University Press, 2001, XVIII + 437 p. (bibliogr., cartes, illustr., glossaire, index).

McDERMOTT (Rachel Fell).

Singing to the Goddess. Poems to Kālī and Umā from Bengal. New York, Oxford University Press, 2001, X + 186 p. (bibliogr., illustr., discogr., glossaire, index).

R.F.McD traite ici de deux aspects importants de la réalité religieuse hindoue : la poésie dévotionnelle ou mystique et la vision de la Déesse. Travail sur les textes poétiques eux-mêmes et sur la littérature bengalie les concernant, en même temps que travail de terrain, cette étude attentive ne manque pas d'intérêt. Son intention est de faire apparaître les changements intervenus au Bengale depuis le XVIII^e siècle sous l'effet du développement de la dévotion (la *bhakti*), dans la perception de deux formes de la Déesse, Kālī et Umā. Celles-ci, divinités originellement redoutables, au culte tantrique secret et souvent transgressif, en sont venues à acquérir, du XVIII^e siècle à nos jours, dans une poésie vernaculaire dévotionnelle et pour leurs fidèles, un aspect bienveillant et compatissant

et à faire l'objet de cultes festifs et populaires. L'auteur décrit cette évolution en tant qu'elle est liée aux importantes transformations sociales, politiques et économiques qu'a connues le Bengale au cours du XVIII^e et du XIX^e siècle : c'est un des mérites de cet ouvrage.

Dans une première partie, R.F.McD rappelle d'abord le contexte historique de l'époque, marqué par l'effacement de la puissance moghole que remplace peu à peu celle de l'East India Company, ainsi que par des luttes d'influence parmi les rajas et propriétaires terriens, les *zamindars*, de la région. Ces potentats locaux, parfois riches et puissants, étaient pour la plupart hindous, favorisant le culte de la Déesse, lui bâtissant des temples, jouant un rôle important de patrons des arts et des lettres. Deux chapitres sont ensuite consacrés aux deux plus importants poètes dévots de la déesse Kālī : Rāmprasād (qui aurait vécu de 1718 à 1775), puis Kamalākānta (1769 ?-1821 ?), protégés l'un par le maharaja de Nadia, l'autre par celui de Burdwan. L'A. s'efforce de faire retrouver les éléments historiques réels de vies sur lesquelles on a peu d'indications précises et qui ont très tôt été enjolivées par la légende, l'image de ces deux poètes s'enrichissant ainsi peu à peu, s'ornant de miracles, jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Leur œuvre, de même (surtout celle de Rāmprasād), n'a cessé de s'amplifier au fil d'éditions successives. Sont alors plus rapidement envisagés les poètes qui ont continué de composer des poèmes de dévotion à la gloire de Kālī ou d'Umā, cela jusqu'à nos jours avec, en dernier, un musulman, Najrul Islam (1898-1976), personnalité à bien des égards remarquable (et qui d'ailleurs chanta autant la grandeur de l'Inde que celle de la Déesse). Il s'agit en effet d'une tradition poétique qui, pour ne plus être aujourd'hui ce qu'elle fut au début, n'en est pas moins vivante : cette poésie reste présente, connue, chantée en réunion. Elle fait partie intégrante de la réalité religieuse et littéraire du Bengale contemporain.

C'est dans la deuxième partie de l'ouvrage, « The changing genre of śākta poetry », que R.F.McD. expose sa thèse sur l'évolution de la conception de la Déesse en examinant l'œuvre de Rāmprasād et de Kamalākānta et celles des poètes qui leur ont succédé. Elle situe cette poésie śākta dans la suite des *mangala kavyas*, célébrations de diverses divinités féminines qui ont paru au Bengale depuis le XV^e siècle et qui, elles-mêmes, prolongeaient les textes en sanskrit ou en moyen indien dans lesquels s'exprimaient (depuis au moins le XII^e siècle) les traditions tantriques bouddhiques et hindoues de la

région. Certes, sa définition (p. 162) du domaine tantrique comme « the combination of Sanskrit learning with popular superstition » est pour le moins sommaire. Mais le relevé qu'elle fait des notions ou pratiques tantriques présentes dans cette poésie śākta est dans l'ensemble exact et en souligne utilement le caractère. Elle montre à ce propos ce que l'idéologie et la pratique tantriques, où les représentations de divinités redoutables et l'exécution de rites complexes, parfois transgressifs, et de procédures yogiques parfois étranges sont essentielles, peuvent avoir d'opposé à la dévotion. Certes, *bhakti* et tantrisme ne s'excluent pas nécessairement, la première venant au secours de l'autre : un des effets essentiels de la possession, dit ainsi le Malinivijayottara tantra, est d'inspirer à l'adepte la dévotion à Rudra. Mais si la *bhakti* l'emporte, rites et pratiques reculent, cependant que la vision de la divinité, désormais adorable, se transforme. C'est cette difficile conciliation de tendances contraires et le triomphe progressif de l'une, la dévotion, sur l'autre que l'on suit avec R.F.McD dans ces chapitres. Elle voit, parmi les raisons de cette transformation de l'image de la Déesse au Bengale, un effet du développement urbain, les élites modernistes qui y vivent, souvent anglicisées, désapprouvant les cultes secrets et transgressifs, cependant que, de son côté, la masse de la population urbaine en vient à préférer des formes divines moins étranges, plus accessibles et plus compatissantes et des célébrations festives collectives. Tout cela est vrai. Mais cette évolution n'est pas propre au Bengale. On la voit dans toute l'Inde. Elle est ancienne. Le problème de la conciliation de la dévotion et du yoga s'était déjà posé à Yamunacārya au XI^e siècle. Il est toujours resté présent, l'évolution des mœurs et des esprits ne cessant d'agir en faveur de la dévotion – qui, plus que le rite et la métaphysique, forme d'ailleurs peut-être, avec les cultes de possession et des déesses, le fond de la religiosité indienne.

Un glossaire, 90 pages de notes précises et bien documentées, une bibliographie et un bon index complètent ce travail. On peut regretter un système de transcription des noms et termes bengalis qui se veut savant mais qui est inutilement compliqué (qui, par exemple, reconnaîtra aussitôt en Āgambāgīś l'auteur du *Tantrasāra*, Krishnānanda), mais c'est un détail. Il y a quelques illustrations en gris et noir.

À ce volume s'ajoute en complément un deuxième ouvrage, *Singing to the Goddess*, qui présente la traduction anglaise de 164 poèmes à chanter, dus à divers auteurs, des plus anciens aux plus récents. Quinze pages d'introduction

présentent et expliquent ce choix en le situant notamment par rapport aux anthologies en langue bengalie ou en anglais qui l'ont précédé. Sont données, brièvement mais avec précision, des informations de base sur cette poésie, qui aident à la situer dans la littérature bengalie ainsi que par référence à la poésie dévotionnelle d'autres parties de l'Inde. Les chants sont groupés par thème en dix sections précédées chacune d'éléments explicatifs qui les placent dans leur contexte et en éclairent utilement certains points, qu'il s'agisse de dévotion ou de notions tantriques. Ainsi, la section « The Cosmic Goddess of Transformation » est illustrée et s'accompagne d'un tableau des *cakras* corporels. La façon, bien peu formelle, parfois désinvolte, dont les poètes s'adressent à la Déesse peut surprendre. Mais, dans ces traditions polythéistes et très immanentistes, la divinité est toute proche, prête à apparaître dans le monde quotidien ; on peut s'adresser à elle comme à un être familier. Quant à la traduction, elle se lit agréablement : la poésie, certes, est intraduisible et nous n'avons pas ici la musique avec laquelle elle est chantée. On entrevoit toutefois là un univers religieux et littéraire intéressant et attachant. Des notes donnent la référence bengalie des œuvres traduites. S'y ajoutent un glossaire, un index et même une discographie.

On peut rappeler pour finir qu'il existe un recueil de poèmes de Rāmprasād, *Chants à Kālī*, traduits en français et présentés par Michèle Lupsa, publié par Les Belles Lettres en 1982. (Une première édition bilingue de 123 de ces chants avait paru à Pondichéry, en 1967, dans la collection des Publications de l'Institut Français d'Indologie.)

André Padoux.

126.22 PARK (Chung-Shin).

Protestantism and Politics in Korea. Seattle-Londres, University of Washington Press, 2003, 316 p. (bibliogr., index).

GRAYSON (James Huntley).

Korea – A Religious History, Londres, Routledge Curzon, 2002, 288 p. (bibliogr., appendices, index).

Pour qui étudie le christianisme en Corée, cet ouvrage passionnant de C.-S.P. constitue assurément une référence précieuse. La sociologie du protestantisme en Corée, si elle existe, est surtout pratiquée par des chercheurs extrêmement engagés, dont les travaux constituent davantage des sources de terrain que des outils

de connaissance et de réflexion. L'auteur, professeur de l'université Soongsil à Séoul, formé aux États-Unis, tranche avec cette tradition. Il met à la disposition des Occidentaux une analyse fine et distanciée de l'histoire de l'évolution du protestantisme en Corée, de son apparition, en 1884, jusque dans les années quatre-vingt. Si l'ensemble n'est pas sans répétitions, comme si l'auteur cherchait à imprimer sa pensée dans l'esprit de ses lecteurs, chaque page constitue néanmoins un trésor d'informations. Le livre refermé, tout apparaît clairement. Si chaque donnée n'est pas originale, la synthèse est néanmoins unique.

On se rend compte combien la force du christianisme en Corée tient à la présence d'ennemis repérables. Dans les années 1880, ceux qui se convertissent au protestantisme, s'opposent à la société confucéenne conservatrice dont ils se sentent délaissés. Son message égalitaire attire bien sûr les catégories les plus défavorisées du peuple, mais aussi beaucoup de nobles de la région du Nord-Ouest. Ceux-ci, bloqués dans leur progression sociale, sont tentés de renverser le pouvoir. L'élite progressive (*kaehwa*), aidée par un contingent militaire japonais, y parvient d'ailleurs en 1884. Son succès est cependant de courte durée : trois jours plus tard, les troupes chinoises remettent les conservateurs sur le trône. Ces derniers s'opposèrent naturellement à la nouvelle religion que les réformateurs, pro-américains, adoptaient en nombre croissant. Différents traités signés avec les Occidentaux les obligent néanmoins à ouvrir les portes de la Corée aux missionnaires, mais ils restèrent très fermés et hostiles à la culture occidentale dont ils critiquaient l'impérialisme, au moins jusqu'en 1894. Le protestantisme se développe peu pendant ces dix années. Déjà, pourtant, la volonté des missionnaires à être acceptés sur le sol coréen les amène à faire des choix bien différents de ceux des Coréens qui se convertissent. Il y a, à l'évidence, un décalage entre l'attitude du premier missionnaire américain, Dr Allen, à qui le coup d'État profita – il pénètre la cour en donnant des soins et sauvant la vie de nobles attaqués – et les réformateurs pro-chrétiens, chassés ou exécutés. Cette distance entre une position missionnaire extrêmement conservatrice et soumise, et des convertis rebelles persiste jusqu'au 1^{er} mars 1919.

Le second ennemi qui profita au protestantisme fut le Japon. La guerre sino-japonaise et la défaite de la Chine furent un choc sans équivalent dans l'histoire de la Corée. Elles provoquèrent une totale remise en cause de ses postulats civilisationnels. La Chine, son modèle de